

fois que revenait le refrain, à celle de l'armée des exécutants. L'effet a été indescriptible. L'hymne national français s'entendait du dehors presque aussi bien que du dedans de la salle, et il faut renoncer à peindre les manifestations d'enthousiasme qui ont suivi. C'était un véritable délire, et si les ambassadeurs japonais avaient assisté à cette représentation, ils n'auraient pas manqué de consigner sur leurs tablettes le fait sans précédent que la population entière de Boston avait simultanément été frappée de folie furieuse.

GRANT ET GREELEY.

Voici ce que pense le *London Times* des deux candidats américains :

Si la lutte pour la présidence se fait entre Grant et Greeley, nous sommes à peu près sûr que Grant sera réélu à une immense majorité. Ce n'est pas que nous pensions que le général Grant soit un phénix ; mais nous sommes convaincu que la majorité de l'Union sera d'avis qu'il vaut infiniment mieux se confier au président actuel que de s'exposer aux caprices et aux boutades de son rival. Notre pensée peut se résumer ainsi : de deux maux il faut choisir le moindre.

"Le patriotisme modeste," le "profond jugement" et "la sagesse pratique" du général Grant n'éblouissent probablement pas le commun des mortels au même degré que la convention de Philadelphie, mais nous sommes bien certain que la Convention de Cincinnati qui a sacré la candidature de Greeley savait parfaitement que son patriotisme ne serait jamais modeste, ni son jugement profond, ni sa sagesse pratique.

Le seul homme à qui nous puissions comparer Greeley est Cobbett. Greeley, il est vrai, n'écrit pas son anglais aussi pur et aussi châtié que celui de Cobbett, mais son style est clair et fort, et comme Cobbett il attaque ses adversaires avec la plus grande vigueur et en déployant le même luxe d'épithètes sonores et ronflantes. Il serait bien difficile de dire lequel des deux est le plus ignorant en économie politique, mais nous pouvons dire sans crainte de nous tromper, qu'ils sont tous deux d'une ignorance crasse : ils ignorent les choses les plus élémentaires, des choses que tout le monde connaît. On sait les bévues de Cobbett sur ce sujet ; Greeley n'a pas voulu rester en arrière ; le pauvre homme, qui certainement, n'a jamais ouvert un livre d'économie politique, s'est permis de publier une série d'articles sur ce sujet. C'est du propre et du soigné ; comme dit le français. Si ses concitoyens y trouvent une parcelle de science ou de bon sens, ils sont bien bons.

On ne nous fera jamais croire qu'il soit possible d'élire Greeley, président, pas plus qu'il n'aurait été possible de faire un premier ministre de Cobbett.

Comme nous l'avons dit, M. Greeley écrit bien, mais ses extravagances et sa vanité sont si bien connues, que ses chances sont extrêmement précaires, et déjà l'on se demande si sa candidature ne devra pas être retirée bientôt.

C'est ce que nous souhaitons de tout notre cœur ; car en vérité, c'est humiliant, d'avoir un pareil candidat !

UN ROI DU PORTUGAL.

On lit dans un journal français :

Dom Fernand, roi de Portugal, démissionnaire, est un mortel de cinquante-cinq ans ; il a régné en roi constitutionnel et ne songea jamais, comme sa voisine la reine Isabelle, à s'entourer d'une camarilla. Il abdiqua, il y a une dizaine d'années, en faveur de son fils, qui est lui-même un modèle de roi constitutionnel ; il abdiqua pour un motif de cœur ; il s'était épris d'une danseuse du théâtre de Vienne qui voulait être épousée, au moins morganatiquement. L'abdication se fit et le mariage aussi, et depuis cette époque, dom Fernando est resté complètement en dehors des affaires, ne donnant à son fils que des conseils, quand celui-ci lui en demande.

Dom Fernand est très populaire à Lisbonne, où on le voit se promener seul sur les promenades et dans les rues, entrant chez les marchands, causant avec eux familièrement et visitant de préférence les magasins de bric-à-brac. Le bric-à-brac est une des passions de ce sage. Son palais est un musée. Il a des armes superbes, des falences, des porcelaines, des bahuts, et tout cela a été payé de ses deniers. On le dit aussi un très habile ouvrier. Il a un atelier complet d'instruments de travail : marteaux, scies, rabots, etc., et s'il y a une cloison à placer, un placard à établir dans une des salles de sa maison, c'est lui qui s'en charge.

Quand on a été roi et qu'on ne l'est plus, même par sa volonté, il faut se créer des occupations, témoin Charles-Quint, qui, dans le monastère de Saint-Just, s'était donné la distraction de faire marcher d'accord une innombrable quantité d'horloges.

Et encore cette distraction était-elle insuffisante, puisqu'on assure qu'en de certains moments, cet empereur au repos regrettait les soucis de l'Escorial.

Dom Fernand n'est pas Charles-Quint sous ce rapport, et il semble n'avoir jamais été plus heureux que depuis qu'il peut se livrer aux travaux de la serrurerie, de la menuiserie, de l'ébénisterie et du culte de bric-à-brac.

CHOSSES ET AUTRES.

Le *Daily-News* raconte ainsi la conduite héroïque d'une dame, en mer :

"Le 14 mai, le brick anglais *Abbie-Cliffort*, de Stockton, arrivait à New-York. Il était parti de Pernambuco le 27 mars avec une cargaison de sucre. Le second jour du départ, un matelot fut pris de la fièvre jaune et mourut le 1er avril. Un autre matelot mourut de la même maladie le 9 avril. Le maître d'hôtel, lui aussi, succomba sous l'influence putride de cette fièvre. Le capitaine Cliffort, les officiers et la plus grande partie de l'équipage étaient abattus, malades et en danger. Malgré le dévouement et tous les soins de Mme Cliffort, femme du capitaine, le second du navire mourut. Mme Cliffort prit immédiatement le commandement du brick, et elle le dirigea si bien qu'elle arriva heureusement à New-York, avec son mari malade et le reste de l'équipage.

"Près du cap Hatteras, l'*Abbie-Cliffort* essuya une terrible tempête du nord-est, qui dura cinq jours ; les voiles furent mises en lambeaux et plusieurs vergues furent emportées. Mais Mme Cliffort, au milieu des plus grands dangers, montra le courage, la présence d'esprit et l'expérience d'un vieux marin.

"Cette dame naviguait avec son mari depuis plusieurs années. Pendant ses voyages, elle s'appliquait à des calculs astronomiques, à des études sur la navigation, et sans aucun

doute, c'est grâce à ses connaissances mathématiques qu'elle a pu amener le navire à New-York, et sauver son mari et les marins échappés à la fièvre jaune."

UNE BATAILLE SOUS L'EAU.—Un curieux cas d'assaut et de bataille vient d'être jugé devant la cour de police de Marseille. Il paraît qu'un plongeur qui était occupé à recueillir les débris d'un navire submergé dans le port de la capitale de la Provence, ayant découvert un objet de prix, le déposa dans l'anfractuosité d'une roche avec l'intention de le prendre quand il remonterait à la surface de l'eau pour respirer. Comme il se préparait à remonter, il voulut prendre l'objet trouvé, mais aussitôt deux autres plongeurs l'assaillirent et voulurent le lui voler. Un combat acharné s'en suivit qui dura jusqu'à ce que les personnes qui se trouvaient au-dessus de l'eau, alarmées du bruit qui se faisait au fond, ramenèrent les combattants à la surface.

L'affaire commença à cinquante ou soixante pieds sous l'eau, se termina à la station de police.

Un Mahométan nommé Sada, de Samarang, ayant, à l'âge de 20 ans, perdu sa femme qu'il aimait beaucoup, — ce qui est rare chez les Japonais, — fit vœu de ne jamais parler à personne jusqu'à sa mort. Il a tenu son serment pendant 44 ans.

Une foule innombrable de Maures et d'Arabes ont accompagné ses restes. On le regardait comme un saint. Il vivait pauvrement, mangeait où il se trouvait, et jamais on ne lui refusait, mais il ne demandait jamais rien.

Après sa mort on a exhibé ses vêtements en public. Il n'a jamais voulu accepter d'argent.

Il existe un hôtel à San-Francisco, dirigé et administré uniquement par des femmes, et il n'en marche pas plus mal pour cela. Depuis la propriétaire jusqu'aux filles de service, depuis celle qui tient le comptoir jusqu'à celle qui cire les bottes, on ne voit que des femmes. Celles qui portent les bagages des voyageurs sont de vigoureuses Allemandes, qui soulèvent les fardeaux aussi aisément que les femmes des halles et du port de Marseille. Celle qui est assise à la buvette tient tête aux consommateurs, et sait aussi bien répondre à un bon mot que boire un verre de *whisky*. Un correspondant, qui a visité cet hôtel, en fait le plus grand éloge ; la propriétaire veille sur tout, et exerce son autorité en véritable souveraine de ce petit royaume de femmes. On prétend même que la moralité n'y reçoit aucune atteinte.

Le *Journal des Débats* reçoit d'un petit port de la Manche, de Granville, une nouvelle bien curieuse :

On se souvient que des expériences avaient été faites à Paris et à Rouen, sur la Seine, d'un nouvel appareil pour marcher sur l'eau.

L'inventeur, muni de larges patins et de hautes bottes en liège, a voulu renouveler son expérience à Granville.

Le premier jour, l'épreuve a réussi : la mer était calme comme un lac, et notre homme marchait ou flottait comme un poisson ou comme une bouée de sauvetage. Mais encouragé par ce premier succès (les inventeurs ne doutent de rien), celui-ci a voulu expérimenter, par un jour de grosse mer, son appareil, se disant : "Je ne coulerai pas, je ne veux pas couler."

Il n'a pas coulé, en effet. Mais comme il s'aventurait témérairement au milieu des vagues, l'une d'elles, plus violente, l'a pris en flanc et lui a fait perdre l'équilibre.

L'homme aux bottes de liège est tombé, et ses maudites bottes l'ont empêché, par leur persistance à le tenir dans l'eau, de se relever.

Les bottes flottaient, mais le monsieur, durant ce temps, commençait, la tête en bas, avec les poissons, une conversation qui devait se terminer par l'asphyxie.

Heureusement, un canot est venu mettre un terme à cette expérience renversée, et sauver le pauvre inventeur.

Voici, sur un chien, une anecdote authentique et toute récente :

Il y a quelques années, une dame, bien connue dans le *high life* parisien, Mme la marquise de D... perdit un jour son chien, un délicieux havanais, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux. Ce fut une véritable douleur, puis l'oubli vint, et, au bout de trois ans, elle ne se souvenait guère du pauvre Tom : c'était le nom de l'animal.

Or, il y a quelques jours, Mme de D... était en soirée chez Saint-Honoré. C'était dans un salon sérieux, où l'on parlait bas et presque avec recueillement... Tout à coup, par la porte ouverte, déboucha un personnage haut d'un pied et demi, vêtu en marquis, chaussé de petites bottes à talons rouges, l'épée en verrouil, le cordon de Saint-Louis au cou et un tricorne sous le bras.

Avec une rapidité fantastique, ce bizarre gentilhomme exécuta le tour de la société ahurie, arriva devant Mme de D... sauta sur ses genoux... et se mit à lui lécher frénétiquement la figure, tandis qu'elle poussait des cris perçants.

C'était son chien... son chien perdu, ou plutôt volé. Des saltimbanques en avaient fait un chien savant. Ce soir-là, il avait passé avec son ravisseur devant l'hôtel, où il avait été souvent avec sa maîtresse, avait reconnu la porte et s'était élancé dans le salon. — (*Figaro*.)

UN TESTAMENT BIEN FAIT.—On lit dans le *Gaulois* : Un moine, bien connu dans le faubourg St. Jacques, où il nourrissait plus de cent pauvres avec le produit des aumônes qu'il recueillait dans le faubourg St. Germain, vient de mourir en laissant pour tout héritage son bréviaire, sa souquenille, sa corde, un volume par M. Thiers et une besace. Voici le testament qu'on a trouvé dans ses papiers :

"Je lègue, 1o. à l'abbé Michaud, mon bréviaire, vu qu'il ne connaît pas le sien ; 2o. à M. Jules Favre, ma souquenille, pour cacher sa honte ; 3o. à M. Gambetta, ma corde, qui ne serait pas déplacée autour de son cou ; 4o. à M. Thiers, son propre ouvrage, qu'il peut relire ; et 5o. à la France, ma besace ; car peut-être bientôt quelqu'un voudra la reprendre pour quêter pour les pauvres."

CAPTURE D'UN BRIGAND.—Le gouvernement italien vient de mettre la main sur un fameux brigand. Un certain Ciocene, autrefois chef de bandits, s'était échappé après que sa bande eut été mise en pièces, il y a trois ans. Ciocene n'avait pas donné signe de vie depuis cette époque, et l'on supposait qu'il avait péri dans les montagnes. Il y a trois ans, un avocat napolitain nommé Rappone, s'établit à Florence et pratiqua sa profession avec succès. Il était d'une figure respectable, de mœurs paisibles et avait une certaine capacité. Il y a un mois, un agent de police à Naples, apprit que Ciocene vivait encore, et quelques semaines plus tard, le ci-devant bandit était identifié. Il se faisait passer pour l'avocat Rappone qu'il avait tué il y a quelques années et auquel il s'était habilement substitué, après s'être emparé de ses papiers. Il avait quitté la Calabre,

lieu de ses forfaits, et s'était établi à Florence. Il avait si bien joué son rôle, qu'il n'avait pas été reconnu.

Il a été condamné à mort.

On vient de constater à Londres un bien curieux cas de folie. Un Anglais, M. Mackenzie-Bridge, avait placé une somme énorme sur Laburnum, le cheval du baron de Rothschild. On sait que le jour de la course, son champion ne fut même pas classé. M. Mackenzie-Bridge rentra chez lui sombre et silencieux. Pendant tout le repas du soir, sa femme ne put lui arracher un mot.

Après le thé, il se leva brusquement de table, lança sa vaiselle par la croisée et dit à sa femme :

— Je ne mangerai plus. Je vais m'entraîner pour devenir jockey, et au prochain Derby je monterai Laburnum. Le jockey du baron est une tonne... il pèse au moins soixante kilos !

Depuis ce jour, mercredi dernier, M. Mackenzie-Bridge n'a rien mangé. Samedi soir, nous écrit-on de Londres, il n'avait plus la force de se traîner sur ses jambes, et il répétait d'une voix hébétée :

— Je serai jockey, je monterai Laburnum !

On a dû essayer de le faire manger de force, mais il y a bien peu de chance que ce moyen réussisse.

Un boulanger de la rue Saint-Etienne, à Lyon, vient de mourir d'une piqûre de reptile.

En emmagasinant des fagots, il s'était senti piqué à une main ; mais n'ajoutant aucune importance à cette piqûre, il avait négligé de la faire cantériser.

La main a enflé peu à peu et le mal, une fois enraciné, s'est propagé promptement, car la mort s'en est suivie au bout de trois jours de souffrances.

Il arrive souvent que les fagots de bois sec qu'on apporte de la campagne au printemps, renferment des serpents, des vipères. On coupe les taillis en mars, avant la feuillaison. On met ensuite les branches coupées en fagots et les fagots en tas. Les serpents s'y installent pour jouir des rayons du soleil.

Les fagots restent sur les champs de la coupe jusqu'à ce que de nouvelles pousses sortent des souches. Alors on enlève les fagots, qu'on porte au grenier ou chez les boulangers, en ville.

Une scène étrange s'est passée dimanche matin à Moutmartre.

Il y a quinze jours environ, M. X... marchand de vin à Clignancourt, était parti pour Bruxelles afin de liquider la succession de sa mère, laissant l'établissement à la garde de sa femme.

Samedi soir, il reçut de Paris une dépêche dans laquelle un voisin lui annonçait la mort de sa femme.

Le cœur navré, les yeux remplis de larmes, il prit l'express et retourna chez lui ; il était à peine entré qu'on le vit tout à coup pâlir affreusement et tomber évanoui sur le sol.

Sa femme, qu'il croyait morte, était allée au-devant de lui, et l'émotion causée par cette apparition inattendue lui avait fait perdre connaissance.

Quelques heures après, la sœur du malheureux arrivait de Bruxelles, vêtue de noir. On se rend facilement compte de son impression : elle, qui était venue pour assister aux obsèques de sa belle-sœur, allait peut-être voir mourir celui qui l'avait pleurée !

Cependant des soins empressés furent prodigués à M. X... il revint enfin à lui.

Une affaire du plus haut intérêt vient de se dérouler devant la Cour criminelle de Jackson (État de Mississipi).

Une jeune fille de vingt-quatre ans, Mlle Caroline Stevenson, fille d'un riche propriétaire, membre de la Cour suprême de l'Etat, venait de refuser la main d'un avocat distingué, M. Horace Norton. Elle lui avait préféré un beau, un élégant des salons, Robert Warren de Lyle.

Mlle Caroline avait à veiller sur un dépôt précieux, 750,000 francs de diamants confiés à son père par une vieille parente. Ces diamants étaient placés dans un coffre, près du lit de Mme Stevenson.

Une nuit que Mlle Caroline demeurait seule chez elle, son père étant retenu par ses fonctions législatives, elle avait eu la précaution de coucher dans la chambre de son père et de glisser un poignard sous son oreiller. Bien lui en prit.

Pendant son sommeil, deux hommes masqués pénétrèrent dans la maison, arrivèrent jusqu'au lit de Mlle Caroline et lui font respirer du chloroforme. A moitié engourdie, la jeune fille a encore assez de présence d'esprit pour simuler le sommeil. Les deux malfaiteurs brisent le coffre qui contenait des diamants, et, maîtres du trésor, ils veulent fuir ; Mlle Caroline en profite pour sauter hors de son lit, le poignard à la main. Un chien de la race des boule-dogues, un *mastiff*, qui n'avait rien dit parce qu'il connaissait trop bien les voleurs, arrive au secours de sa maîtresse quand il la voit aux prises avec eux. Les domestiques, réveillés par le bruit de la lutte, arrivent à leur tour ; ils trouvent un homme étranglé, le cou déchiré par la terrible mâchoire du boule-dogue ; l'autre gisait sur le parquet ; Mlle Caroline lui avait plongé son poignard dans la poitrine.

Elle-même était blessée au bras.

L'homme mort fut reconnu. C'était un des jeunes gens les plus aimables, la fleur des pois de Jackson. L'autre, c'était Robert Warren de Lyle, celui que Mlle Caroline avait préféré, et qui la récompensait par une tentative de vol et d'assassinat.

Mlle Caroline a raconté aux jurés tous les détails de ce drame. Mais son émotion a été plus forte que son courage. Après sa déposition, la jeune fille est tombée évanouie.

Warren a été condamné à mort, mais le gouverneur de l'Etat lui a accordé une commutation de peine. Cette faveur a été due en grande partie aux instances de M. Horace Norton, qui, depuis le procès, a épousé Mlle Caroline Stevenson. Robert Warren aurait pu tuer la jeune fille avant le vol, pendant qu'elle était encore dans son lit. Il a voulu l'épargner, et son hésitation a sauvé la vie de Mlle Caroline.

Tel est le motif qui a déterminé M. Norton à demander la grâce de son indigne rival.

Une femme chef de voleurs, c'est assez rare pour que nous le signalions à nos lecteurs comme une curiosité.

Gertrude-Mélanie Hacherot est, ou plutôt était, à la tête d'une bande de *pick-pockets* explorant les poches des passants, des badauds et surtout des personnes attendant l'omnibus. Les stations de la Bastille, de la Madeleine, du Palais-Royal, de la Porte Saint-Martin, étaient les endroits fréquentés de préférence par elle et par ses hommes.

La police a mis dernièrement la main sur cette intéressante personne ainsi que sur plusieurs des affiliés de sa bande. Un détail : quand on l'a arrêtée, la femme Hacherot portait à son cou un médaillon renfermant un portrait ; on le lui prit, mais elle l'arracha des mains de celui qui le tenait, en enlevant le portrait et l'avalant.